Document généré le 17 avr. 2024 20:23

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

La poésie
Entre l'être et le pays

Margaret Michèle Cook

Numéro 62, hiver 1995–1996

Littérature franco-ontarienne

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21245ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cook, M. M. (1995). La poésie : entre l'être et le pays. *Nuit blanche*, (62), 58–63.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« J'étais incapable de parler de moi, je me suis donc servi de lui. C'est à Obomsawin que j'ai prêté toutes mes ambitions et tous mes fantasmes esthétiques. Encore aujourd'hui, quoique dans une mesure plus lucide, je me rends compte naïvement que même les biographies les plus froides traduisent les obsessions d'un biographe. On ne s'en sort pas, on ne s'exprime jamais, on reste toujours soi-même par les autres, on devient soi par autrui. J'avais choisi d'être Thomas Obomsawin parce que lui s'en est sorti : il avait refusé la tyrannie de la langue française, allant même jusqu'à inventer un idiolecte pour se parler tout seul. »

L'Obomsawin, Daniel Poliquin, Prise de Parole, 1987, p. 143.

martyre. C'est Lucien Bouchard. Il vient ici, à Ottawa, en terre autrefois iroquoise, c'est une victime de la science, il est torturé dans sa chair comme le père Brébeuf autrefois. C'est assez extraordinaire. Et ça c'est très fort dans le roman québécois. Nous souffrons, nous faisons pitié. Par ailleurs, il y a un côté gagnant, et c'est pourquoi je dis que c'est trompeur, parce que les mêmes qui adorent le film ***La petite Aurore l'enfant martyre***, applaudissent les Canadiens de Montréal, les mêmes qui votent pour René Lévesque, qui a une tête de martyr, votent pour Pierre Trudeau, qui a une tête de conquérant. C'est cette ambivalence-là qui est prometteuse, je crois, et non pas l'esthétique exclusive du martyre. » — Quel est l'intérêt porté à la littérature franco-ontarienne ? « Très peu, je dois dire. C'est un peu exprès. Je veux faire ce que j'ai à faire. Un jour on se comparera, on échangera nos notes. Il ne faut pas se lire trop entre soi. J'ai fait des études d'allemand parce que je n'étais pas le bienvenu au département des lettres québécoises et que je ne voulais pas aller en français à cause du côté lèche-cul que je n'aimais pas. Je ne voulais pas me faire poser un accent français et fumer des Gitanes, mais pas davantage boire de la Molson et fumer des Export A. En allemand, j'étais libre. Et c'est là que j'ai découvert l'aspect très créateur du métissage. Je suis un autre qui lit un autre. J'ai lu Kafka, et j'ai reconnu quelqu'un que je connaissais bien : quelqu'un qui s'approprie une langue et autour de qui on parlait une langue inventée. »

Voilà, c'est terminé, 900 pages de belle fiction autour desquelles nous avons tourné avec plaisir, une énième entrevue pour Daniel Poliquin depuis ***L'écureuil noir***, mais pas banale au moins, et je me demande tant qu'à y être pour quand le prochain *polibouquin*, que j'aurai plaisir à lire, mais l'auteur annonce des nouvelles, genre que je ne sais pas apprécier, je devrai donc attendre ce fameux roman historique qu'il porte en lui depuis longtemps, à moins qu'il n'y ait autre chose entre les deux, quelque chose d'inattendu, comme un livre drôle, après tout Daniel Poliquin n'a-t-il pas toujours eu l'ambition d'être, comme il me le dit, « un écrivain qui fasse rire » ? « Dans mes livres, je voulais véhiculer une impression de bonheur, de solidité, et je m'apercevais qu'il y avait de la tristesse encore en moi. Cette tristesse est de plus en plus jugulée, je débouche sur quelque chose de différent. » À la bonne heure ! **NB**

Daniel Poliquin a publié : ***Temps pascal***, Pierre Tisseyre, 1982 ; ***Nouvelles de la capitale***, Québec/Amérique, 1987 ; ***L'Obomsawin***, Prise de Parole, 1987 ; ***Visions de Jude***, Québec/Amérique, 1990 ; ***L'écureuil noir***, Boréal, 1994 ; ***Samuel Hearne, Le marcheur de l'Arctique***, XYZ, 1995 ; ***Le canon des gobelins***, Le Nordir, 1995. Il a aussi traduit des œuvres de Jack Kerouac, W. O. Mitchell, Matt Cohen, Mordecaï Richler et Douglas Glover.

Daniel Poliquin
LE CANON DES GOBELINS
Le Nordir, Ottawa, 1995, 171 p. ; 19 $

Si je n'aime guère les nouvelles, j'admets sans peine que celles qui composent ***Le canon des Gobelins*** témoignent d'une excellente maîtrise du genre. Il y a ceci de particulier, chez Daniel Poliquin, que la frontière entre ses romans et ses nouvelles est assez mince, les premiers offrant une suite de chapitres qui peuvent très souvent se lire indépendamment les uns des autres sans pour autant que le sens soit véritablement altéré, et les recueils livrant des personnages qui parfois reviennent d'une nouvelle à l'autre (ainsi, dans ***Le canon des Gobelins***, la narratrice de « Anonyme nue » a pour amant le narrateur de « L'art avunculaire en trente-neuf leçons », et raconte la suite des aventures des « Bonnes sœurs » !). Un hommage à Balzac, dit Poliquin ; surtout, à mon avis, une caractéristique

La poésie : entre

« je dessine un bec d'oiseau
pour l'heure vorace »
Paul Savoie, *La danse de l'œuf*

Par
Margaret Michèle Cook

Dans la poésie franco-ontarienne, l'heure semble toujours *vorace*. La tâche de cette poésie ne paraît ni facile ni évidente et son avenir, comme celui des Franco-Ontariens, jamais complètement assuré.

parfaitement *poliquienne*, qui, par ce décloisonnement des textes, déporte sur le plan narratif le métissage culturel, fondement identitaire d'à peu près tous ses personnages.

Dans ***Le canon des Gobelins***, Daniel Poliquin a remarquablement atteint à cette espèce d'équilibre qu'il cherchait depuis longtemps, je crois, entre le quotidien de personnages doués pour le bonheur et le détail qui fait sourire. L'anecdote, la tranche de vie importent, mais l'essentiel est dans le ton, toujours juste. Daniel Poliquin est un conteur né. Lui-même raconte que, dans la famille nombreuse où il a grandi, il fallait avoir des dons de conteurs pour garder la parole à table. C'est dire depuis quand il cultive son talent !

Daniel Poliquin, plein d'admiration pour le recueil de Douglas Glover, ***Le récit de voyage en Nouvelle-France de l'abbé peintre Hugues Pommier***, qu'il a récemment traduit, n'a rien à envier à son compatriote.

François Ouellet

« Mon pauvre cousin Irénée ! Il les aime, ses ancêtres qu'il a pas connus. C'est même rendu qu'il parle comme eux. Ma deuxième sœur trouve qu'il parle comme un vieux qui a plus de dents. Il parlait pas comme ça quand on l'a connu, mais plus il vient chez nous, plus il parle comme un habitant qui est jamais sorti de son rang. Pis je sais qu'il parle pas comme ça quand il est en ville parce que je l'ai déjà entendu parler au téléphone avec un de ses amis de là-bas. Il parlait normal. C'est pour des choses de même que j'ai pas confiance en lui. Je l'ai dit à papa, mais il a rien dit. »

« Les trois sœurs »,
Le canon des Gobelins,
Le Nordir,
1995, p. 13.

l'être et le pays

photo : Prise de Parole

Paul Savoie et Marguerite Andersen

Mais il appartient aux poètes de suivre leur route et de poursuivre leur quête. Ma tâche est de parler de ces différents *becs d'oiseau* dessinés.

Sous la rubrique « poésie québécoise » dans un magazine récent, on trouvait ***La danse de l'œuf*** de Paul Savoie, publié aux Éditions du Vermillon. Or, le Vermillon est une maison d'édition de l'Ontario et Paul Savoie, qui est né au Manitoba et qui y a d'abord publié, travaille et vit en Ontario depuis environ vingt ans. En quoi Paul Savoie est-il donc un poète québécois ? Il est vrai qu'il a publié quelques recueils au Québec : aux Éditions du Noroît et aux Éditions de l'Asticou. Cependant, j'aurais tendance à parler de lui comme écrivain franco-manitobain ou franco-ontarien. Mais il a aussi écrit des textes en anglais... Peut-on donc faire partie de plusieurs littératures ? Peut-on appartenir à plusieurs espaces ? La réponse, bien sûr, est oui. D'ailleurs nous vivons à une époque d'allées et de venues de plus en plus nombreuses. La question qui se pose donc d'emblée lorsqu'on parle de poésie franco-ontarienne est celle de sa définition.

Il est certain que le lieu de naissance, et plus particulièrement l'endroit où un être grandit, joue un grand rôle dans sa formation. Et puisque le lieu (que ce soit un lieu géographique ou un lieu existentiel) et la mémoire sont souvent privilégiés en poésie, ce critère revêt une importance certaine. Cependant, il me semble qu'il ne faut pas non plus exclure, dans le cas qui nous occupe, des poètes venus s'installer en Ontario et qui écrivent à partir de ce lieu et cela, même si les espaces de l'Ontario ne figurent pas explicitement dans leurs œuvres.

À la recherche de racines

La poésie franco-ontarienne est une poésie toute jeune. Elle ne s'est réellement constituée qu'à partir des années 70. Mais la poésie en Ontario français (comme partie du Canada français) existe depuis plusieurs générations. Une collectivité a d'ailleurs besoin d'une littérature pour se légitimer et surtout pour définir son identité. Il est important de pouvoir remonter dans le temps et de se trouver des racines. Dès le XIXe siècle, des poètes ontariens francophones manifestent leur existence et diffusent leur parole.

Robbert Fortin
LA FORCE DE LA TERRE RECONNAÎT L'HOMME À SA DÉMARCHE
Prise de Parole, Sudbury, 1994, 77 p. ; 12 $

On entre dans le recueil de Robbert Fortin tout doucement, comme naturellement. Nous le suivons mot à mot dans ses pérégrinations entre nostalgie et tendresse. « Je suis sorti pour respirer les fleurs du soir », nous confie-t-il. Et sans plus tarder nous l'accompagnons.

La poésie de Robbert Fortin est une poésie intimiste et donne à lire les variables d'instants de vie devenus le centre des choses. Cette poésie s'interroge sur la réalité et les émotions et prend le temps de décliner les petites tendresses du jour et de la nuit, les inquiétudes aussi devant le corps et les saisons. Une écriture sobre et personnelle rend compte avec délicatesse de ce qui la porte, la fait vivre : « me voici d'un trait devant la page blanche/la ville change son air/l'automne modifie les choses/je me rapproche de l'éternité/je ne termine plus mes phrases/toute la lumière retourne aux feuilles mortes/l'humanité s'est endormie dans les êtres vivants ».

Des réflexions entourent les images du temps qui passe. Des notations sur le réel et une sorte de quête de la *vérité* donnent le ton à ce recueil qui s'aventure en poésie « dans l'espoir de trouver autre chose ».

La poésie franco-ontarienne, parfois plus stridente, nous fait découvrir ici une voix singulière, qui parle de volonté d'être au monde par le biais de l'individu cherchant, observant, donnant avec harmonie les intuitions de sa pensée, devinant qu'« écrire mène directement à l'inconnu ». Il y a dans ***La force de la terre reconnaît l'homme à sa démarche*** toute une patience remplie des petits riens où se profile l'intelligence du réel quand il est habité des questions les plus graves, ou encore des humeurs du chemin. Il s'agit pour le poète de ne plus résister, de s'abandonner au temporaire comme à l'éternité. Et là, je crois, le chant, même modeste, a des accents de grandeur : « tout est éphémère/l'air me brûle/l'instant me satisfait », écrit Robbert Fortin et c'est cette *force*, affirmant la présence des gestes et de la pensée dans les strates les plus familières du quotidien, qui donne au recueil une texture apaisante si particulière, l'arrachant à la banalité du sujet pour lui rendre sa dimension, étonnamment assurée, celle qui consacre peut-être la voix d'un poète et « ordonne qu'on ouvre le livre nouveau/à jamais ».

photo : Prise de Parole

Robbert Fortin

Robbert Fortin est aussi peintre ; illustre son recueil un tableau de 1993 intitulé *Origine*, sorte d'hommage au peintre catalan Antoni Tapiès auquel il fait allusion dans le texte « nous demeurons une intrigue » : « il suffit de voir/les signes s'ouvrent sous la main/avant même qu'ils soient au monde ». Il suffit de lire et de suivre les signes de ce beau recueil, ils sont à l'œuvre comme « un petit vertige » fondamental. NB

Claude Beausoleil

Pierre-Paul Cormier
MÉCANIQUE CANTIQUE
Le Nordir, Ottawa, 1995, 80 p. ; 12 $

Il y a du faiseur chez Pierre-Paul Cormier, et une part d'ostentation. Il y a l'énergie débridée, le stylisme parfois à point et les plus parfaits exemples de pensées éculées. Est-ce la rançon du talent mal mâté ? Les scories du génie qui n'ose soigner sa trace ? Oui, le poète charrie le beau et le laid, le poli et l'écorché ; oui, le poète sème à tous vents et y laisse souvent des plumes. Mais il peut voler plus haut que la Californie de Los Angeles, terre d'accueil factice où les anges, faute dorénavant d'ailes, se vautrent dans les rêves putrides et le cauchemar de fin du monde.

Je n'ai rien contre cette crise de parole très forte où la nomenclature de substantifs, coupée parfois de phrases explicites, supplée au poème aboli (procédé utilisé à partir de la page 20). Malheureusement, Dieu qui parle devient le porte-parole de pensées obsolètes et un peu ennuyeuses.

J'ai plus apprécié, et ce n'est pas que je sois plus sensible à cette forme, les cinq poèmes en vers des pages 15 à 19. Pierre-Paul Cormier, habile poète, pond des images comme une poule des œufs bien chauds. Le rythme régulier ou cassé, l'allant, l'image magnifique s'associent au brio du comédien qui chante du Baudelaire.

J'emprunte un de ces vers au poète et le lui dédie : « L'eau porteuse de vie déverse dans ses roulements des cadavres et des perles. » NB

Richard Desgagné

« ASSIMILATION

« j'ai peur du mal qui flotte autour
aussi fort qu'un homme à mi-mort
a peur des vautours qui planent au-dessus
aussi fort que mon corps tout nu
nageant dans tes yeux a peur des sangsues

« je regarde autour
je ne vois que des hommes sans bras
partout
tout alentour
et qui foncent sur moi

« tous les monstres de mon enfance
dans la poussière de ma mémoire
se lèvent et s'étirent
déploient dans ma tête
leurs grands bras de haine

« and the arms of the monsters
blast through my head
snatching the men away one by one
and giving them their arms
to strangle me »

Marguerite Lapalme, *Éperduement*,
Prise de Parole, 1980.

Margaret Michèle Cook
ENVERS LE JOUR
Le Nordir, Ottawa, 1995, 78 p. ; 12 $

Poésie du présent de l'auteure, ***Envers le jour*** poursuit les « immenses silences [qui] se sont tus ». Ici, le présent est toutefois confronté au passage du temps, au ressurgissement de la mémoire, aux événements lumineux ou aux jours sombres de la vie quotidienne. Margaret Michèle Cook puise avant tout dans son imagerie intime et émotive. Surgissent ainsi des thèmes que l'auteure a classés en cinq blocs de même longueur ou presque, en de courts poèmes de forme libre dont la disposition graphique, les espacements ou le choix de césures inspirent des pauses, suggèrent un débit souventes fois stimulants pour la lecture.

Le jour, mais plus encore, la lumière, et plus précisément la luminosité qu'imprime le soleil/solitude sur les choses, émerge de façon répétitive, dynamique au cours des poèmes. Ce qui impose au texte un foyer d'inspiration intimiste où domine le *je* et où se déploient les différents motifs des textes. Tel qu'il est noté en quatrième de couverture, « le jour apparaît en même temps comme le point de départ et le centre du recueil ».

À l'évidence, Margaret Michèle Cook défriche un terrain bien ensemencé et fertile : d'entrée de poème, elle reconnaît qu'elle « médite la beauté de [ses] paysages ». Paysages de son environnement qu'elle trace en des images suggestives et qui dévoilent un pays intérieur qui est loin d'être dépeuplé.

Non, l'inspiration ne manque pas à l'auteure qui tient plus fermement qu'il n'y paraît « le fil de l'esprit embrouillé ». D'autant que, dès le deuxième poème (« Lecteur »), elle maintient cette emprise sans renoncer à la nourrir, à l'envelopper du terreau de son inspiration. Elle ne néglige pas non plus la dynamique de l'incertitude, mais sa lucidité et son pays souterrain sont des lieux qu'elle fréquente fidèlement.

Les blessures de la mémoire, l'observation des éléments de la nature, les moments de confidences et d'amitié, les souvenirs déguisés sous les métaphores, ou remémorés par un lieu, une ville, un paysage, ou encore le rappel d'une voix proche ou lointaine, autant d'occasions pour l'écrivaine de dépeindre des atmosphères, de retourner dans des cités étrangères qu'elle a voyagées et qui font partie de son parcours d'inspiration. « Sous l'âme des mots », Margaret Michèle Cook nous présente une poésie plus descriptive qu'introspective certes, mais qu'elle conduit suivant une intention thématique entretenue et alimentée d'un poème à l'autre. NB

Reine Bélanger

Maurice Lamothe
LA CHANSON POPULAIRE ONTAROISE 1970-1990
Le Nordir, Ottawa/Triptyque, Montréal, 1994, 391 p. ; 24,95 $

La fragilité des petites cultures est toujours un problème. Mais il y a des moments plus fragiles que d'autres. Ainsi, on a pu croire que la chanson ontaroise entre 1970 et 1980 avait définitivement pris sa place dans la culture francophone canadienne. Robert Paquet, Cano, Garolou se vendaient bien au Québec. Nous en étions tous à nous définir. Nous voulions tous savoir qui nous étions comme francophones dans cette mer anglaise d'Amérique.

Maurice Lamothe montre très bien dans son essai qu'en matière de culture, rien n'est vraiment acquis. On existe, on disparaît aussi rapidement. Surtout lorsqu'il s'agit des chansons. Elles sont faites pour nous occuper les oreilles. Elles reviennent parfois comme des instants de nostalgie. Mais les générations nouvelles sont ailleurs.

On peut toujours redevenir minoritaires. On peut toujours se « folkloriser », on peut toujours retourner au silence. D'une génération à l'autre, nous sommes sans pitié. Il faut faire sa place, il faut inventer l'espace, il faut inventer du nouveau. L'Ontario compte pour peu dans la chanson québécoise actuelle. Nous essayons tous de survivre et d'exister.

J'ai dit que les petites cultures sont fragiles. On peut donc s'imaginer que les chansons, puisqu'elles tournent, puisqu'elles nous sont imposées par les médias, sont le meilleur moyen d'affirmer notre existence. Mais les chansons sont fragiles aussi, peut-être plus qu'on le pense puisqu'il s'agit d'un art populaire qui risque d'être snobé par les intellectuels. Les chansons de Robert Paquet, Cano et Garolou furent un peu ce que fut le cube Rubik. Tout à coup, il y en avait partout. Maintenant, plus personne ne veut s'amuser avec un cube Rubik.

L'essai de Maurice Lamothe a le très grand mérite non seulement de rappeler une époque glorieuse de la chanson ontarienne, mais de nous montrer très clairement combien les mémoires sont courtes, comment ce qui est peut ne plus être. NB

Marc Chabot

« JE DIS QUE...

« Je dis que nous mourrons tous de soif
que c'est en vain que nous buvons nos poèmes

« les anges ne viendront plus
ils ont été sacrifiés

« les oiseaux nous refusent à boire
pour toute nourriture
nous n'avons que nos paroles

« qui au juste les prononça ? »

Jacques Poirier, *Nous ne connaissons la mort que de nom*,
Le Nordir, 1990, p. 11.

« La mémoire nomade dans
[l'odeur froide de
[l'inconnu
« la langue s'est durcie
à la croisée des mensonges
défile l'anecdote des faux jours
[des fausses nuits
au bruit des heures
[décomposées
un monde ouvert se dépeuple
pourquoi des lèvres des yeux
[une voix
« au nom de la courbe de la
[terre
je suis une question amère* »
Tant de vie s'égare, Andrée Lacelle, Vermillon, 1994. p.13

Avec *Les Laurentiennes* publié en 1870, Benjamin Sulte (1841-1923) devient le premier francophone de l'Ontario à faire paraître un recueil de poèmes. Poète de circonstance, il fait jouer la carte du patriotisme pour inspirer les générations futures et les inciter à poursuivre le combat. Le refrain (outil efficace pour inculquer une pensée) de « L'Histoire. Causerie d'un vieillard » se lit comme suit :

« Enfants, vous marchez sans
[boussole,
Qui vous indiquera la route des
[aïeux ?
Au milieu des dangers l'espoir seul
[vous console :
Le passé vous instruirait mieux[1] ! »

Les racines bien ancrées de la poésie de l'Ontario français sont en partie celles qu'ont plantées des Québécois de naissance venus à Ottawa pour y travailler. Certains y ont vécu assez longtemps pour que les préoccupations de cette nouvelle patrie les influencent. À cause de cela, ils méritent une place dans une discussion de la poésie en Ontario français. William Chapman (1850-1917), par exemple, a passé les vingt dernières années de sa vie à Ottawa et a fait paraître trois recueils en France pendant cette période. Défenseur de la cause française, de la langue française, ainsi que des ancêtres français, il écrira :

« Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace...
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race[2]. »

Photo : Prise de Parole
Jacques Flamand

La poésie de William Chapman a ceci d'exceptionnel que son auteur est né d'une mère francophone, mais d'un père anglophone. La langue de sa mère est partie intégrante de la patrie que le poète adopte avec ardeur et ferveur, et son combat pour la survie du fait français est bien enclenché.

La plupart des écrivains de cette époque qui affichent l'Ontario comme lieu de naissance ou de résidence restent fidèles à une poésie et à une versification traditionnelles, ainsi qu'à leur appartenance au peuple canadien-français. Ils recourent à des thèmes consacrés par la tradition : la nature, le pays, l'amour, la mort. En 1918, Jules Tremblay, défenseur des droits des Franco-Ontariens, est le premier à publier un recueil de poèmes en Ontario : ***Arômes du terroir*** (Ottawa, Imprimerie Beauregard).

L'être et l'intime

Les années 50 et 60 voient l'émergence de poètes qui se préoccupent de questions plus modernes : l'être et sa place dans le monde. Néanmoins, cette place ils ne l'attribuent pas encore à l'Ontario français ; elle se révèle à la fois plus vaste et plus abstraite. Ce sont en effet des caractéristiques de toute poésie, la poésie de l'Ontario français ne se démarquant pas outre mesure à ce moment.

Maurice Beaulieu, qui déménage à Montréal à 32 ans et qui y publie immédiatement deux recueils, explore une philosophie de l'homme et une phénoménologie personnelle. Et Guy Lafond fait de sa poésie une véritable quête métaphysique du sens de la vie, de la mort et de l'amour :

« Les fruits sont-ils trop mûrs et nos pas trop légers ?
Sans connaître la fleur nous sommes embarqués.
Le vent peut-il souffler sur des voiles fantômes ?
Nous naissons à la mort par le vœu de nos paumes[3] »

Dans une veine semblable à cette poésie en quête de sens et sous une apparente simplicité, Cécile Cloutier fait preuve de gravité en disant les matières et les formes du monde. En fait, cette quête de l'intime se poursuivra et continue à se poursuivre, surtout chez les femmes comme Jocelyne Villeneuve, Andrée Lacelle et Gabrielle Poulin, qui explorent leur rapport au monde, au cosmos ou au milieu naturel. Pour sa part Mariette Théberge se sert de procédés narratifs dans ses textes poétiques pour dire son exploration et arriver ainsi à toucher l'autre.

Les années 70 : la conscientisation

Les années 70 apportent avec elles une effervescence de la poésie en Ontario français. Ce phénomène n'est pas surprenant dans la mesure où les Franco-Ontariens ressentent un besoin de plus en plus aigu de prendre la parole pour dire leur espace et pour définir leur identité collective. Ce besoin est le résultat du conflit qu'ils vivent, la société à laquelle ils appartiennent reconnaissant difficilement leurs droits. Leur poésie commence alors réellement à se définir et à se sentir comme poésie franco-ontarienne. Les poètes écrivent en s'inspirant tout particulièrement de rencontres, rencontre occasionnelle ou d'une femme aimée ou d'un paysage. L'immédiateté de l'expérience est ainsi privilégiée. Par ailleurs, en conjonction avec cette nouvelle perspective, s'assure la veine populaire propre à cette poésie.

Le Nord devient source importante d'inspiration pour des poètes comme Robert Dickson, Gaston Tremblay, ancien directeur des Éditions Prise de Parole, et Marguerite Lapalme, entre autres.

Robert Lalonde, né à Sudbury, est parmi les premiers à vouloir refléter la vie quotidienne, usant d'une langue plus familière, au hasard des rencontres. Cependant, le procédé ne paraît pas systématique chez lui. Il explore une variété de thèmes et de formes (chansons, odes) :

« À la taverne du coin s'enfilent les copains
du plus fou au plus fin, soif et mutin
de la parole, de la main, misère et festin
une autre tournée ! vite garçon !
bières et entrains, folies et baratins
d'un tour de main, les verres vides, la tête pleine
les jours et les semaines,
à toute question sa solution[4] »

L'oralité émerge comme composante fondamentale de cette poésie. Elle est la parole qui permet de rendre compte des expériences, de fixer le paysage en mots et de trouver ainsi sa place.

Cependant, celui qui est cité le plus souvent par les poètes contemporains comme poète de la « franco-ontariennité » est Patrice Desbiens. Dans ses textes, le milieu est mis en scène à travers une langue qui se laisse infiltrer par l'anglais :

« Ma mère dansait le Charleston
entre la table vide
et les bines.
Elle était fine.
« Je volais de l'argent de sa sacoche
pour lui acheter des cadeaux[5]. »

On sent d'abord l'humour de la scène privée, mais bien vite on devient sensible à la condition socio-économique de la collectivité qu'elle révèle. L'humour s'associe alors à l'indignation comme stratégie de survie. À la suite de Patrice Desbiens, Jean Marc Dalpé, mieux connu comme dramaturge, écrit des poèmes sur les espoirs et les difficultés des Franco-Ontariens. Pierre Pelletier évoque la vie urbaine de l'Est de l'Ontario. Et Pierre Albert, à la recherche de son pays et de son être, poursuit dans cette veine, se proclamant « le dernier des Franco-Ontariens ». Néanmoins, les meilleurs de ces textes s'ouvrent sur un horizon plus vaste, sur l'humanité.

Aux sources du désir

Si la poésie franco-ontarienne est constituée en partie de cette poésie *du pays*, elle est aussi constituée d'une poésie que j'appelle *de l'être*, poésie qui reprend la question de l'être dans le monde dont je parlais plus haut. Dans le contexte plus large de l'ensemble de la littérature franco-ontarienne, Robert Yergeau parle de « surcontextualisation » et de « décontextualisation » et François Paré de textes de « la conscience » et de textes de « l'oubli ». Cet autre axe de la poésie franco-ontarienne, de cette recherche du sens de l'amour, de la mort, de l'existence, trouve sa force dans les différentes manifestations du désir. D'ailleurs, l'exploration du désir est intimement liée à l'exploration de soi. Andrée Christensen, qui compte parmi les poètes contemporains les plus impressionnants, rejoint le désir à travers la mythologie et le sacré :

« J'ai dormi trop longtemps
Dans l'espace entre deux lèvres
Dans l'abîme du cri
De cette statue de sel
Que je suis devenue
Le baiser abandonné
Est un orifice tordu
Hurlement érodé
Bouche condamnée à rester ouverte
Ambiguë
Figée dans sa vocation d'amoureuse[6] »

Jacques Flamand explore la sensualité de la nature et surtout la sensualité en réaction avec celle de l'autre. Et Catherine Firestone évoque aussi l'autre, comme le fait Jacques Poirier pour approfondir le rapport entre l'existence et l'amour.

Aux sources du langage

Enfin, quelques poètes explorent les sources du langage, certains exploitent les jeux de mots, mais pour le moment les enjeux langagiers se situent ailleurs : dans cette langue de l'Ontario français constamment envahie par l'anglais. Quelques-uns s'aventurent néanmoins dans les dédales du langage, mais non de façon systématique. Ainsi Alexandre Amprimoz :

« C'était le temps
où la tempête importait peu[7] »

Et Hédi Bouraoui :

« Comment jeter par dessus corps
Le langage séché, les dunes de sable
Les caresses lisses et les reflets de marbre[8] ? »

André Leduc, lui, s'est consacré à la variété formelle, ainsi qu'aux ressources sonores des mots.

En marge de ces jeux sur le langage, un petit volume, intitulé ***Les Franco-Ontariens et les cure-dents***, de Béatrice Braise (pseudonyme), est paru en 1993. Ce recueil, qualifié de « salutaire exercice d'hygiène privée et publique » en quatrième de couverture, a provoqué diverses réactions : irritation, colère, gêne, silence, amusement. À mon sens, ce recueil se veut une parodie, féroce par moments il est vrai, de la poésie franco-ontarienne et, malgré le fait qu'il pouvait déplaire aux écrivains qui y sont nommés (ainsi qu'à certains qui ne le sont pas), il témoigne d'un fait indéniable, car une littérature qui peut être parodiée est une littérature bien vivante.

N'y a-t-il pas toujours lieu en effet de se demander ce que peut la poésie, ce qu'elle peut et ce qu'elle doit ? C'est, me semble-t-il, trouver les mots pour aller au-delà... c'est-à-dire dessiner des becs d'oiseau. **NB**

« Il pleut
« J'en suis sûr car je ne
[suis plus sourd
« mes rêves de sang
mon encre de slague
« je me suis assis à l'abri
pour attendre l'autobus
[de la pluie »

En attendant,
Gaston Tremblay,
Prise de Parole, 1976. p. 11.

* Edmond Jabès, *Le Livre des Questions*.

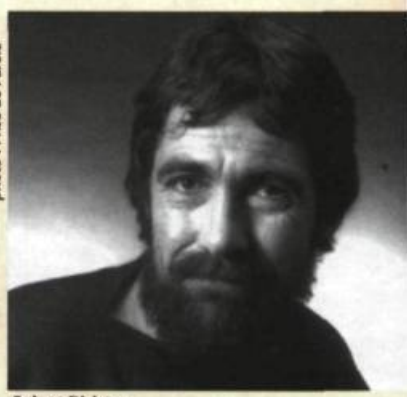

photo : Prise de Parole

Robert Dickson

1. « Les Laurentiennes » de Benjamin Sulte, dans ***Anthologie de la poésie franco-ontarienne***, par René Dionne, Prise de Parole, 1991, p. 21.
2. « Notre langue » de William Chapman, dans ***Anthologie de la poésie franco-ontarienne***, par René Dionne, Prise de Parole, 1991, p. 26.
3. « La muse métrique », dans ***Poèmes de l'Un***, par Guy Lafond, Éditions Voltaire, 1968, p. 77.
4. « Chapelle excathedra », dans ***Charivari des rues***, par Robert Lalonde, Atys, 1970, p. 16.
5. ***Les conséquences de la vie***, par Patrice Desbiens, Prise de Parole, 1977, p. 21.
6. ***Le châtiment d'Orphée, Poème***, par Andrée Christensen, Vermillon, 1990, p. 99.
7. « Souvenirs d'inspiration », dans ***Sur le damier des tombes***, par Alexandre Amprimoz, Du Blé, 1983, p. 17.
8. « Mes roses de sable », dans ***Echosmos***, par Hédi Bouraoui, Mosaic Press, 1986, p. 92.